

Un auteur en attente de Psychanalyste : Heinrich von Kleist
1re séance : Octobre 1994
Jacques Nassif

Kleist a à nous apprendre ce qu'est, ce que sera la psychanalyse.

Je ne peux pas supposer trop de choses connues : ni le contexte dans lequel ma démarche peut se situer, ni même finalement qui est Kleist, et comment il s'inscrit dans l'histoire de la pensée et des lettres.

Ma tâche n'est pas simple ce soir puisque je suis pris dans un cercle que je vais essayer néanmoins de rompre petit à petit.

Que Kleist m'en excuse, mais il faut d'abord que je m'explique sur mon titre, et sur ma méthode, sur ce concept : « en attente de ».

C'est un concept que j'ai cru pouvoir lancer dans un livre à propos de Jules Verne – Jules Verne est le grand frère de Freud et ce n'est pas étonnant qu'il partage exactement la même vision du monde, le même scientisme, la même désillusion par rapport à la science, le même goût pour les jeux de mots, le même goût pour la langue, etc.

Un livre, *Maupassant juste avant Freud*, de Pierre Bayard, vient juste de paraître. Voilà un titre qui dit aussi ce genre de choses. Et moi, je me pique de remonter un siècle avant, pratiquement.

Freud aurait dit que le Dichter anticipe le savoir de l'inconscient : c'est avec cette thèse que je me permets d'entrer en rupture, puisque je ne dis nullement que ces auteurs anticipent la découverte de Freud, mais qu'ils l'attendent. Ce qui rétablit la dimension d'une demande qui est bien celle de l'analysant, fût-elle adressée à un analyste absent.

C'est très souvent le cas, je dois dire, par les temps qui courent. Il est courant de rencontrer des analysants qui ont eu affaire, dans leur vie, à l'absence d'analyse, à l'absence de l'analyste qu'ils ont réclamé. Finiront-ils par le rencontrer ? Ce n'est même pas sûr.

D'ailleurs, s'agissant d'un auteur littéraire, j'affirme que cette absence n'est pas seulement historique – effectivement, il n'y avait pas de psychanalyste à l'époque de Kleist. Elle est aujourd'hui structurale. Un auteur qui a quelque chose à dire s'adresse par définition à cette absence de psychanalyste. S'il s'adressait à sa présence sans le dire, ou en le disant, ce serait tout de suite sujet à caution. Pourquoi ne va-t-il pas trouver un psychanalyste ? Pourquoi écrit-il ce genre de choses ? Il pourrait très bien les dire sur un divan ! Et s'il le dit sans le faire, ou s'il le fait sans le dire... En tous les cas, on ne peut plus bénéficier d'un certificat de naïveté par rapport au discours psychanalytique. Bien des livres nous tombent des mains, si on a un tant soit peu affaire à l'inconscient, parce que c'est bien plus intéressant d'entendre ce genre d'histoires énoncées sur un divan.

Il faut aujourd'hui recréer l'absence du psychanalyste pour pouvoir écrire. Il faut pouvoir s'adresser à cette absence. Il est indispensable de la recréer au besoin, de tromper le psychanalyste que nous sommes tous devenus – lorsqu'on ouvre un livre, on a quand même quelques lumières, on ne peut pas faire semblant.

Plus encore ! Si nous entrons plus avant dans le concept d'attente, nous trouvons un livre de Blanchot *L'attente, l'oubli* – livre indispensable à lire pour ce qui est du concept de cette absence –, dont le *leitmotiv* est « fais en sorte que je puisse te parler ». Effectivement, « l'attente se nourrit de l'attente et non pas de l'atteinte ».

Ce qui veut dire que, même si ce psychanalyste absent a été trouvé, il n'est pas du tout sûr, une fois que l'attente s'est installée et qu'il y a pris goût, que le sujet se satisfasse de

la voir prendre fin.

Autant dire que cette attente s'enracine dans un désir qui n'est pas une simple envie, mais, au sens que peut lui donner la psychanalyse – et ce, depuis Lacan –, un désir qui aura été vécu sans être su, et qui est nécessairement marqué soit d'insatisfaction, soit d'impossibilité, soit, encore mieux, un désir toujours prévenu.

J'inscris mon affaire dans la clinique, or c'est pourtant bien de littérature que je vais parler.

Quelle méthode adopter pour aborder le texte littéraire, étant parti de ces prémisses : d'une attente de ce psychanalyste, absent, historiquement, mais en fait structurellement ?

Je vais procéder par élimination. Je dirais d'abord qu'il ne faut pas considérer que cette attente serait celle de l'auteur en tant que sujet d'une histoire parce qu'un psychanalyste, par définition, ne saurait s'inscrire dans cette histoire.

S'agissant d'auteurs à mon sens en attente de la psychanalyse – Verne, Maupassant, Melville –, il est évident que cette enquête ne donne rien, strictement rien.

Bien sûr, on pourrait parler d'entrer en sympathie avec la subjectivité de ces auteurs, dans le pressentiment de ce que pourrait être le type d'écoute qu'un corps de psychanalyste pourrait offrir à la demande ainsi formulée. Un indice qui ne trompe pas pourrait être précisément : le retournement de l'avenir dans le passé.

Que veux-je dire par là ? Très souvent, ces auteurs, surtout s'ils anticipent, surtout s'ils font les futurologues, nous montrent à quel point ce qui est censé venir a déjà eu lieu ; à quel point, pour citer Kleist dans une de ses maîtresses paroles, « le Chérub est derrière nous », à quel point le paradis, censé être un jour possible, a déjà eu lieu et est « verrouillé ».

Mais que faire de ces pressentiments ?

C'est toujours le lieu des fausses reconnaissances, des faux amis.

Je ne fais pas une enquête sur les précurseurs de la psychanalyse et je ne fais pas de psychobiographie, c'est évident.

Deuxièmement, il est difficile d'attribuer cette intention à une œuvre en tant que telle ou encore moins au personnage d'une œuvre, si représentatif qu'il soit de la subjectivité de l'auteur. Un personnage est un personnage. On ne fait que lui fourguer son propre inconscient. La plupart du temps, les lectures de ce type en disent souvent plus long sur les lecteurs et leur sagacité, leur ingéniosité, leur connaissance des ficelles de l'inconscient que sur l'œuvre elle-même. C'est toujours passionnant mais ce n'est pas ainsi que l'on apprend du nouveau sur la psychanalyse ! La plupart du temps, la psychanalyse en question est une grille qu'on applique et on n'apprend rien de nouveau.

Parfois on éclaire une œuvre ou l'auteur d'une façon nouvelle, mais ce n'est que de la psychanalyse appliquée. Et pour ma part, je prétends, si vous me permettez cette formule, faire de la psychanalyse *impliquée*. Pour que le discours psychanalytique soit impliqué par la lecture que nous faisons de ces œuvres, il faut lire en creux dans le texte produit par l'auteur la reproduction en acte de quelques décisions qui constituent à mes yeux les conditions minimales permettant de parler de psychanalyse.

Je vais vous donner un aperçu très rapide de ces décisions. Il y faut un couple bien évidemment, plutôt qu'un simple monologue de narrateur plus ou moins omniscient et tout puissant. Kleist va nous donner l'exemple d'un auteur qui s'adresse à un public à travers des pièces de théâtre ou à un lecteur à travers des nouvelles, et j'aurai à traiter de cette double adresse. Donc, un couple, mais avec lequel se pratique une sorte bien précise de *refus du dialogue*. C'est une première décision. Vous savez bien que c'est ce qui a cours chez un

psychanalyste et c'est repérable dans certains textes et chez certains auteurs.

Un refus du dialogue, puis une sorte de réduction de l'écrit qui fait entendre que ce dont il s'agit c'est du couple que forme l'écrit avec la parole, un écrit qui met en scène un *chassé-croisé entre l'écrit et la parole* ; ce qui a effectivement cours dans la psychanalyse, dans le lieu du psychanalyste où, en tous les cas – j'ai essayé de le démontrer dans *Le bon mariage* –, se pratique une mise à l'écart de l'écrit matériel en tant que tel.

Au sein même de ce lieu inédit, forgé de toutes pièces, où ce refus du dialogue va s'inscrire, on aura affaire à une organisation spatiale et temporelle des échanges pour obtenir une extorsion de savoir, étant supposé que le savoir qui concerne les sujets a dû subir pour le moins un refoulement, sinon une forclusion, un effacement radical. Une quête de savoir se fait jour grâce à des dispositifs qui sont mis en scène dans le texte lui-même. Le premier critère est donc l'existence de ce couple réglé sur ces quatre points que je viens d'indiquer.

Je souligne que ce couple est marqué par une certaine appréhension du langage, et là encore je ne fais que rendre à Kleist son bien, qui tient compte de *L'élaboration progressive des idées dans le discours* – c'est le titre du texte que je vais commenter ce soir à la fin de cette séance.

Ce qui veut dire que cette appréhension du langage tient compte de *la précellence des mots* en tant que tels dans *l'élaboration des idées*, ces mots étant alors, par définition, des mots d'esprit, des trouvailles qui vous viennent comme malgré vous. Les textes dont je parle en sont constamment émaillés ; il y a des mots d'esprit chez Jules Verne, et nous verrons que Kleist est un maître d'un certain type d'humour que j'essaierai de définir avec vous.

Deuxièmement, cette appréhension du langage tient compte du fait que ce soit dans les malentendus provoqués par la constatation que le dialogue est illusion que de tels mots, mots d'esprit, trouvailles, peuvent être forgés. C'est quand il y a malentendu que le mot affleure comme mot d'esprit ; et ces mots et ces malentendus sont provoqués du fait que le dialogue fait mine d'être là, alors qu'en fait il n'y a pas de dialogue, le dialogue étant à refuser.

Alors, peut-on aller jusqu'à pratiquer explicitement le non-dialogue, surtout quand on écrit ? C'est toute la question de savoir comment on passe de cette pratique du non-dialogue dans l'écriture littéraire, à la règle elle-même du non-dialogue, telle qu'elle se pratique dans la séance psychanalytique. J'essaierai donc de demander *comment Freud a pu passer de ces prémisses, de cette inscription en creux dans le discours littéraire à une règle ?* C'est déjà une question que j'essaierai de poser à la fin de cette séance, ce soir-même, à la fin de la lecture du texte annoncé.

Maintenant, vous ayant un peu parlé de ma méthode, il faut quant même que nous fassions connaissance avec Kleist, et pour cela je voudrais vous rappeler quelques dates, quelques événements historiques, mais aussi vous lire quelques lettres qui nous permettront d'envisager une première hypothèse, à savoir que Kleist s'est ménagé, pour que sa parole puisse se faire entendre, ce que j'appellerai un « praticable épistolaire ».

C'est peut-être le premier praticable auquel Kleist a eu recours. Vous verrez, à la lecture des lettres que je vous proposerai, que ce terme de praticable n'est pas excessif – je vais lire une dizaine de lettres, très vite, des passages.

Vous pouvez vous reporter à cette correspondance, très bien traduite, qui existe chez Gallimard. C'est un très beau livre, absolument fascinant. C'est vraiment la meilleure entrée dans la biographie de Kleist. Vous entendrez sa voix et vous verrez qu'elle n'est pas négligeable, qu'elle est tout à fait poignante, qu'elle est souvent admirable.

Je vous cite d'abord quelques dates qui vous permettront de situer Kleist dans

l'histoire – c'est important.

Il naît en 1777 et en 1778 meurent Rousseau et Voltaire.

En 1780 c'est Marie-Thérèse d'Autriche qui meurt.

En 1781 paraît la *Critique de la raison pure*.

En 1784 est représenté le *Mariage de Figaro*.

En 1786, c'est la mort de Frédéric II, roi de Prusse.

En 1788 meurt le père de Kleist. Kleist a donc neuf ans. Cela va entraîner qu'il soit envoyé au Collège français de Berlin.

En 1790, dix ans après sa mère, Marie-Thérèse d'Autriche, c'est Joseph II qui meurt.

En 1791, c'est la mort de Mozart.

En 1792 – Goethe qualifie cette époque de nouvelle époque de l'histoire du monde –, c'est la bataille de Valmy, la victoire des troupes révolutionnaires sur les coalisés.

En 1793, le 21 Janvier, exécution de Louis XVI.

Ce ne sont pas des événements que j'ai glanés au hasard. Pour moi, ce sont des événements qui marquent structurellement la pensée, comme l'histoire dans laquelle Kleist a baigné.

Kleist a été élevé pour devenir soldat, comme tous les gens de sa classe. Au hasard – enfin, les hasards ne sont jamais étonnants ! – : il participe en 94 à la campagne de Rhénanie contre les troupes françaises ; il est sous les ordres de Frédéric de la Motte Fouquet, qui n'est pas un personnage négligeable dans l'histoire des Lettres et dans l'histoire du Romantisme allemand – c'est l'auteur d'*Ondine* et de *La Mandragore*, qui sont des contes importants et qui ont été sans doute lus par Kleist. Je vous invite à les lire, ils sont publiés tout à fait à la fin, dans *Les romantiques allemands* à la Pléiade, Volume 1.

Frédéric de la Motte Fouquet apprécie le courage de Kleist qui, durant toute sa carrière militaire, n'a cessé de monter en grade. Il était tout à fait apprécié, ça n'était pas un couard.

C'était sûrement quelqu'un qui avait du cœur.

En 1794 sont guillotins André Chénier et Robespierre.

Nous sommes en pleine terreur en France.

En 1795 est signé le traité de Bâle avec la Prusse, qui donne à la France la rive gauche du Rhin.

Et puis s'ensuivent les campagnes d'Allemagne avec Moreau, d'Italie avec Bonaparte, visant à l'écrasement de l'Autriche.

Goethe publie cette année-là *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, encore un livre absolument décisif pour ce qui nous importe.

En 1797, Kleist est passé sous-lieutenant et il noue une amitié, qui ne se démentira plus, avec deux personnes dont il faut que vous connaissiez les noms : Ernst von Pfuel et Rühle von Lilienstern. Mais la vie militaire ne lui suffit plus et il se met à étudier les mathématiques et les sciences, tout en s'intéressant à la musique ; il joue de la clarinette. Et arrive l'année 1799 où il envoie une lettre de démission de l'Armée.

Je vais maintenant entrer avec vous dans le cœur de cet auteur, vous faire entendre un peu sa voix.

Je vais vous lire une lettre qu'il écrit à Christian Ernst Martini, qui n'est autre que le précepteur qu'il a eu.

C'est une lettre que je serai amené à commenter de nouveau la prochaine fois – mon cours s'intitulera « Croyance et Savoir » et j'essaierai de parler de la première œuvre publiée de Kleist qui est *La Famille Schrockenstein*. Dans *Anecdotes et petits écrits* (Petite bibliothèque

Payot) se trouve le texte *De l'élaboration progressive des idées dans le discours*, traduit par Jean Ruffet. Voici un passage de la lettre à Martini :

« *La question était la suivante : un être réfléchi peut-il se trouver dans une situation telle, qu'il doive davantage se fier à un autre qu'à lui-même ? Je dis : un être réfléchi, excluant ainsi tous les cas où quelqu'un, par une foi aveugle, se soumet à l'autorité d'autrui. Cette restriction étant faite, le seul cas possible reste celui où la conviction de l'autre repose de préférence sur l'expérience et la sagesse de l'âge. Mais que signifie : faire confiance aux convictions d'autrui ? Admettre de façon raisonnable que son opinion est vraie, c'est-à-dire prendre son opinion pour mienne ; n'est-ce pas alors me fier et obéir encore à ma propre conviction ? - Tout ce qu'un homme réfléchi doit faire, lorsque la conviction d'un aîné plus avisé entre en conflit avec la sienne, c'est d'émettre des doutes quant à la vérité de son opinion propre, de la soumettre à un examen sérieux et répété et de se garder de croire prématurément qu'il l'a considérée et éclairée sur toutes les coutures. Mais croire à l'encontre de sa conviction, c'est-à-dire croire à ce qu'on ne croit pas, est impossible.* » (Correspondance complète, Paris, Gallimard, 1976, p. 20).

Voilà un point de départ tout à fait utile pour savoir qui était Monsieur Kleist. « [...] Croire à l'encontre de sa conviction, c'est-à-dire croire à ce qu'on ne croit pas, est impossible. » Ce genre de choses porte singulièrement à conséquences.

« *Si l'on ne peut donc suivre que sa conviction personnelle, on ne devrait alors solliciter les conseils de personne, sinon ceux de sa propre raison ; nul en effet ne peut, mieux que moi, savoir ce qui servira mon bonheur ; nul ne sait aussi bien que moi quel chemin ma vie doit emprunter, compte tenu de mes dispositions morales et physiques ; justement parce que nul ne les connaît, ne les peut sonder aussi à fond que moi. Tous ceux qui s'empressent de dispenser leurs conseils ignorent l'importance et la difficulté de la tâche qu'ils s'imposent, et ceux qui en comprennent le poids hésitent à l'entreprendre, car ils sentent justement combien elle est délicate et dangereuse. C'est donc une vérité de dire : on ne doit prendre conseil que de celui qui n'en donne aucun.* » (Ibid., p. 20-21.)

Voilà un bon point de départ. Voilà Monsieur Kleist qui sait déjà ce que peut être un psychanalyste. A mes yeux, ce genre de phrase : « *On ne doit prendre conseil que de celui qui n'en donne aucun* », mais qui vous écoute énoncer ce que vous lui demandez, c'est exactement ce qui me fait dire que Kleist est en attente de la psychanalyse.

Toute cette lettre est prise dans le contexte d'une justification de sa décision de quitter l'armée, donc de quitter un discours d'autorité, un discours de croyance, un discours de suggestion nécessairement.

Et voilà en quels termes Kleist s'exprime :

« [...] *La condition de soldat, à laquelle mon cœur n'a jamais souscrit, la trouvant trop peu conforme à sa nature profonde, ces considérations me l'ont fait prendre en horreur au point qu'il me devient impossible de l'assumer. Les fameux miracles de la discipline militaire, qui faisaient l'étonnement de tous les connaisseurs, sont devenus l'objet de mon plus cordial mépris ; je voyais dans les officiers des chefs de parade, dans les soldats des esclaves, et quand le régiment montrait son savoir-faire, je croyais voir le monument vivant de la tyrannie. A cela s'ajoutait que je commençais à ressentir vivement le retentissement néfaste de ma situation sur mon caractère. J'étais souvent obligé de punir là où j'aurais volontiers pardonné, ou bien je pardonnais quand il aurait fallu sévir ; et dans les deux cas je me tenais pour répréhensible moi-même. Dans ces moments-là naissait tout naturellement en moi le désir d'abandonner une situation dans laquelle torturé par deux principes contradictoires, je*

ne savais jamais si je devais agir en être humain ou en officier ; quant à concilier les devoirs propres à ces deux fonctions, je pensais cela impossible dans l'état actuel de l'armée. » (Ibid., p. 26.)

Cette lettre admirable à Martini est intéressante car elle manifeste aussi bien le désir de ne pas se soumettre sans l'obtention d'un savoir.

Dans ces textes se manifeste une volonté d'obtenir un savoir. Et quel savoir y a-t-il plus lieu d'obtenir que celui des mathématiques ? Quel est celui qui est le plus enviable si ce n'est un savoir assuré comme celui des mathématiques ?

Les mathématiques peuvent-elles s'acquérir auprès d'un autre qui les saurait ? Un sujet supposé savoir donc. Quoi de plus normal que de s'adresser à un professeur pour ce qui est d'apprendre les mathématiques ?

Voilà ce que nous en dit Kleist :

« J'étudiais les sciences en compagnie d'un jeune ami du régiment. Nous avons commencé à prendre des cours de géométrie chez notre professeur Bauer ; pour aller plus vite, nous avons décidé de préparer seul chaque heure de cours et de réserver les cours pour l'application pratique des théorèmes, sans autre explication de la part du professeur, si bien que son rôle se bornait à nous dire si nos résultats étaient justes. C'était déjà presque une manière de travailler seul. Que l'aide minime apportée par notre professeur était insuffisante pour me déterminer à différer ma décision, j'en devins pleinement conscient lorsque nous en vîmes à démontrer que des rapports irrationnels entre des lignes pouvaient se ramener à des rapports rationnels, puisque la mesure de chaque ligne est plus petite que toute grandeur imaginable. C'était un raisonnement par l'absurde et il était si prolix que, dans mon excès de précipitation, je ne pouvais pas en admettre les conclusions ; de même que les démonstrations par l'absurde de Kästner, qui ne permettent pas de pénétrer la nature d'une chose, me laisseront toujours sceptique, parce que je répugne à supposer vrai ce dont je dois ensuite reconnaître la fausseté. Bref, je n'étais pas encore mûr pour ce genre de raisonnement et par malheur c'était mon tour de le faire. Je n'y parvins pas. Mon professeur dut me l'expliquer ; or ce que je ne peux pas comprendre en le lisant, je le comprends encore moins en l'entendant ; quand je lis une démonstration, je ne parviens à la conclusion qu'après avoir saisi les prémisses, je n'entreprends pas une construction avant d'avoir posé les fondations. Rien ne me dérange dans ma réflexion, et s'il arrive qu'un détail me donne à réfléchir, je commence par me l'expliquer, pour reprendre ensuite là où j'en était resté. Il n'en est pas de même quand j'écoute : Le professeur tire les déductions et conclut en fonction de sa propre compréhension, non de la mienne. La voie qu'il emprunte a beau être la bonne, une autre voie s'est ébauchée en moi et le fait de m'en écarter opère dans mon raisonnement une diversion qui me trouble, ou encore je bute sur un détail curieux qu'on n'a pas encore abordé, mon attention se détourne involontairement du but que mon professeur veut me faire entrevoir, et il prêche à un sourd. Bref, je ne compris pas davantage sa démonstration la deuxième ou la troisième fois et, pour ma grande confusion, il ne restait pas d'autre solution que de laisser à mon ami le soin de la faire, ce dont il s'acquitta parfaitement. Il m'avoua pour me consoler, au moment où nous quittions la chambre du professeur (laquelle m'avait fait cette fois l'effet d'un tribunal de l'Inquisition, tant j'y transpirais à grosses gouttes à chaque question) qu'il avait parfaitement saisi la démonstration avant le cours et que, sinon, il aurait connu les mêmes déboires que moi, car il n'avait pas pu suivre mieux que moi, et pour les mêmes raisons, la déduction du professeur (dont je reconnais d'ailleurs l'exactitude). » (Ibid., p. 27-29.)

Qu'est-ce que ce texte a à nous apprendre pour le sujet qui nous occupe ? Kleist est quelqu'un qui nous fait entendre à quel point on ne peut comprendre ce qu'on n'a déjà compris. Aucune pédagogie ne peut hâter le cours de cette compréhension qui doit se faire par... Il propose la lecture ; nous verrons un peu plus loin que cela pourra aussi bien être la parole.

Là, il s'agit de mathématiques, et je ne vois pas comment il pourrait se dispenser de comprendre lui-même, puisqu'il est dérangé par le fait qu'un autre puisse lui inculquer un raisonnement qu'il n'a pas pu lui-même reconstruire. Vous avez vu combien ce texte est précis.

Je dois dire que, pour moi, ce texte sur la compréhension des mathématiques s'applique immédiatement à ce qu'il en est des processus inconscients. D'ailleurs, je crois me souvenir que mon bon maître, Lacan pour le citer, parlait de l'incompréhension des mathématiques comme étant du symptôme, comme donnant naissance même à ce qui était le symptôme analysable. Donc, retournez à vos livres de mathématiques.

Quatrième passage, toujours à cette période : une lettre qu'il écrit à sa sœur (sa demi-sœur en fait) Ulrike von Kleist, qui a occupé une place tout à fait centrale dans sa vie. Elle a fini à l'asile après la mort de son frère. C'est elle qui l'a accompagné à Paris, déguisée en homme, juste après la Terreur.

Voici en quels termes il s'adresse à elle :

« C'est toi, ma chère petite Ulrike, qui as pris en moi la place presque irremplaçable et qui t'honore vraiment, occupée naguère par mes très estimables amis de Potsdam (où il était naguère, étant à l'armée, en train de se donner une formation dans les sciences et les mathématiques). Je ne crains pas non plus de t'avouer que la perspective de ton amitié, en dépit du désir que j'avais de connaître d'autres universités, m'a finalement décidé, en partie du moins, à choisir Francfort comme résidence. Car des principes et des résolutions comme les miens ont besoin de soutien si on veut les mener infailliblement à leur terme par-dessus tant d'obstacles et de difficultés. C'est toi, ma chère petite Ulrike, qui garantis mon succès. Tu es la seule ici à me comprendre parfaitement. Grâce à nos entretiens à cœur ouvert, à nos doutes, à nos interrogations, grâce à nos brouilles aimables et amicales qui avaient pour unique objet cette vérité à laquelle nous aspirons tous deux sincèrement et qui d'ordinaire nous réunit, grâce à tous ces avantages tirés de ta fréquentation, j'arrive à discerner de plus en plus dans mes principes et résolutions le vrai du faux ; ainsi s'épurent-ils de plus en plus, nouant des liens plus serrés avec mon âme, plongeant plus profond leurs racines et m'appartenant davantage. Ta complicité dans mes sentiments, la connaissance que tu as de mon être le retiennent d'autant mieux de dégénérer ; car ce n'est plus seulement à moi, c'est à toi que je redoute de déplaire désormais. Ton exemple me garde des emprises du vice et de la folie, ton estime garantit la mienne. Mais il suffit. Vois-tu, on ne peut m'interrompre de faire ta louange, j'éprouve un plaisir immense à me déclarer ton débiteur. J'apprécie en toi la plus noble des filles, j'aime en toi celle qui m'est à présent le plus chère. Serais-tu un homme, ou ne serais-tu pas ma sœur, je serais fier de lier mon sort au tien pour toute la vie. »
(Correspondance complète, *op. cit.*, p. 33-34.)

C'est une phrase qui laisse rêveur, n'est-ce pas ? « *Serais-tu un homme ou ne serais-tu pas ma sœur...* ». Vous sentez bien la place, inoccupable sans doute, qu'occupe déjà cette femme plus âgée que Kleist de quelque cinq ans au moins . Inutile de vous dire que cette correspondance avec Ulrike est toujours passionnante, pour toutes ces raisons sous-jacentes ; je ne vous en dis pas plus car je ne vais pas faire dans la psychobiographie...

Pour illustrer ce praticable épistolaire, je vous cite un autre texte adressé à Ulrike. Vous allez voir la place qu'elle occupe et ce que j'appelle praticable épistolaire.

« J'ai d'abord eu l'intention de justifier ce long silence ; mais je réfléchis qu'il n'est pas très utile de l'excuser auprès de quelqu'un qui me connaît et sait les raisons de ma présence ici. Je me suis fixé un but qui exige, pour être atteint, une tension continue de toutes mes forces et l'emploi de chaque minute de mon temps. J'ai entrepris en particulier, pendant cette seconde série de cours à l'université, une foule de travaux auxquels je ne peux faire face qu'en déployant le zèle le plus attentif ; » (Correspondance complète, *op. cit.*, p. 39.)

Donc, il s'excuse.

« Lorsqu'on s'est occupé longuement de choses austères, abstraites, où l'esprit trouve sa nourriture, mais d'où le pauvre cœur ressort frustré, c'est une joie véritable de s'abandonner sans réserve au besoin de s'épancher (je souligne). Il est même nécessaire de temps à autre de rappeler le cœur à la vie. Lorsqu'on passe son temps à démontrer et à raisonner, le cœur désapprend presque le sentiment ; le bonheur ne loge pourtant qu'en lui, dans le sentiment, non dans la tête ou l'entendement. Il ne se laisse pas démontrer à l'instar d'un théorème de mathématiques, il demande à être éprouvé, s'il est présent. Aussi importe-t-il de temps à autre de ranimer le cœur en lui faisant éprouver des joies sensuelles ; chaque jour au moins il faudrait lire un bon poème, voir une belle peinture, entendre une douce mélodie ou encore échanger avec un ami une parole chaleureuse afin d'éduquer la partie la plus belle, je dirais presque la plus humaine de notre être.

Depuis ton départ d'ici, j'ai dû renoncer entièrement à ce dernier plaisir et c'est précisément ce qui manque le plus. » (*Ibid.*, p. 39-40.)

Et voilà pourquoi il lui écrit. La suite de la lettre est très belle.

Vous sentez bien la place que peuvent occuper ces personnes tout à fait précises, qui ne sont pas n'importe qui dans cette histoire.

Et puis, viennent quand même les fiançailles de Kleist, sa rencontre avec Wilhelmine Von Zenge. C'est en 1800 et c'est à cette même date que commence la bougeotte de Kleist – plus que le voyage. Kleist est quelqu'un qui n'a pas arrêté de voyager d'une ville à l'autre, de sillonner l'Europe. Il se pourrait que son écriture soit aussi un voyage. Ce n'est pas pour rien qu'il se donne la possibilité d'écrire, étant constamment en déplacement, loin des personnes auxquelles il s'adresse.

Je retourne à cette grille chronologique des quelques dates que je voulais vous donner, avant de continuer ma lecture des textes.

En 1801 a lieu ce qu'il est convenu d'appeler la crise kantienne de Kleist, crise à propos de laquelle je vous lirai sous peu deux lettres, à Wilhelmine cette fois. Immédiatement après l'énoncé de cette crise, qui est un effondrement.

Vraiment, Kleist, comme vous l'avez entendu, a bandé toute son énergie pour devenir un homme des Lumières qui entrerait à fond dans ce qu'il a appelé un « plan de vie » dans lequel il y a l'accession au savoir, à la science, au sens le plus noble du mot.

Et patatras ! Sa lecture de Kant et de *La critique de la raison pure* remet tout cela en cause. A partir de là, il n'arrête plus de ne pas tenir en place, littéralement. C'est là qu'il entreprend son voyage à Paris, qu'il séjourne ensuite à Strasbourg, qu'il commence à écrire *Robert Guiscard*, la fameuse pièce qu'il finira par détruire, dont il ne nous reste qu'un fragment ; qu'il se brouille avec ses sœurs ; qu'il a presque envie de tout abandonner pour retourner à la terre et vivre comme un paysan et pour finir, qu'il se fixe à Berne où il rencontre un médium du nom de Zschokke. Ses activités plus ou moins politiques sont mal vues, et il

est obligé de quitter Berne. Il s'installe au bord du lac de Thoune. Il se brouille avec Wilhelmine, tombe malade.

C'est là qu'il est soigné et recueilli par un médecin bernais du nom de Wyttembach. Il a eu plusieurs médecins, dont je vais vous citer les noms car c'est important de situer dans son histoire ces moments où l'énergie de Kleist s'abandonne à la maladie, se nourrit de la maladie. Kleist se dit malade.

Guéri en octobre, il est ramené à Weimar par sa sœur. Il y rencontre Wieland, et c'est à Wieland qu'il lit un fragment de son *Robert Guiscard*. Et nous avons un texte de Wieland qui nous dit son admiration pour Kleist, qu'il reconnaît comme étant le Shakespeare allemand, celui qu'on attend.

Vous verrez, au contraire, l'ironie de Goethe à propos de cette attente d'un Shakespeare allemand.

En 1803 est publié à Zurich et à Berne, mais anonymement, *La Famille Schroffenstein*.

Toujours le voyage : Berne, Milan, Genève, Paris à nouveau.

C'est à Paris qu'il renonce au *Robert Guiscard* qu'il brûle. C'est là qu'il est arrêté pour la première fois comme espion, par la police française.

Ces arrestations comme espion sont aussi intéressantes, vous verrez un peu plus loin qu'il fera de la prison.

Effectivement, il tombe gravement malade et c'est à Mayence qu'il est soigné par un docteur Wedekind. C'est son deuxième docteur.

En 1804 il arrive enfin à Berlin, où il fréquente les milieux littéraires, car sa décision d'écrire date de quelques années auparavant, comme sa crise, mais c'est véritablement à ce moment-là qu'il se frotte au milieu littéraire tout en ne se posant absolument pas en homme de plume, tout en étant très discret et réservé sur son activité littéraire qui, pourtant, est le principal de ce qui le maintient.

Je vous passe tous ses démêlés avec les diverses administrations auxquelles il demande du travail. Pour un noble comme lui, il est absolument indispensable d'avoir une raison sociale.

N'ayant plus l'armée, il essaye d'entrer à l'administration des Domaines, donc d'obtenir un poste surnuméraire qui lui permette de ne pas peser sur ses ressources personnelles qui, de toutes les façons, ont été très vite épuisées. La correspondance est émaillée de demandes d'argent à sa sœur, à sa tante. Toute sa fortune passe en voyages.

Il travaille à *Mickael Kohlhaas*, à *Amphitryon*, à *La Marquise d'O*, à *Penthésilée*. Comme vous voyez, une pièce de théâtre et une nouvelle en même temps. Les deux écritures sont pratiquement sur deux tables et concomitantes.

La guerre est partout en Europe à cette époque.

En 1806, Napoléon entre à Berlin et déclare le blocus continental.

Kleist parvient à se faire mettre en congé de maladie, sans être vraiment malade, et termine *La cruche cassée*. Il abandonne la carrière de fonctionnaire, espérant obtenir un succès qui lui permettrait de vivre de sa plume.

Un voyage en France et le voilà pour une deuxième fois soupçonné d'espionnage. Mais cette fois il n'est pas délivré par la paix de Tilsit qui avait été prononcée la dernière fois et qui avait permis sa libération.

Il est envoyé au fort de Joux, près de Pontarlier, puis ensuite au camp de Châlons-sur-Marne. Il va rester six mois emprisonné.

En 1807, une fois libéré, il s'installe à Dresde, et fréquente l'éditeur Adam Müller.

C'est là qu'il rencontre un troisième médecin, Gothilf Heinrich von Schubert, qui est un homme important. C'est un médecin, un savant, c'est un théologien de la nature. Mais surtout, c'est quelqu'un qui s'intéresse à tous les phénomènes inconscients. C'est, si vous voulez, le Charcot de Freud.

Je vais vous citer un texte cité par Marthe Robert dans un petit livre *Un homme inexprimable* publié à l'Arche. Donc ce livre et un autre *Une passion allemande* récent (Luther, Holderlin, Schiller, Kleist, Kant) au Seuil, « Librairie du vingtième siècle ».

Ces deux textes sont pour moi exemplaires d'une méconnaissance du point de vue que j'adopte. A savoir: que ce soit, sur le mode du transfert négatif- dans le cas de Marthe Robert, c'est tout à fait étonnant de voir à quel point Kleist l'énerve -, ou que ce soit sur le mode du transfert on ne peut plus positif chez Emmanuel Terray, il n'en reste pas moins que ces auteurs, aussi estimables soient-ils, passent complètement à côté de cette implication de la psychanalyse - c'est d'autant plus étonnant de la part de Marthe Robert. Et au contraire, ils ne font que souligner sa misère, ses manquements, le symptôme qu'il représente pour Emmanuel Terray. Kleist illustre ce propos. Nous n'apprenons rien de plus! Alors, ce que je prétends, c'est que Kleist peut nous apprendre quelque chose de plus, si on le lit comme j'espère le faire.

Que dit ce von Schubert? J'en étais à cette citation: « *Notamment, mes communications sur les manifestations psychiques où la vie corporelle est assujettie, et qui sont provoquées dans le magnétisme animal, voire en l'absence de celui-ci dans le rêve, des pressentiments dans l'avenir, la clairvoyance, etc., avaient tant d'attrait pour Kleist, qu'il ne se lassait pas de les écouter et me demandait sans cesse des explications.* »

Voilà un témoignage important!

Je vous avais parlé des sarcasmes de Goethe. Ça vaut la peine d'entendre sa voix. C'est en 1808, Kleist vient d'écrire *Le tremblement de terre au Chili* et *La petite Catherine de Heilbronn*. Il décide de créer, avec l'éditeur Adam Muller, une revue qu'il intitule *Phébus*, et où paraît un fragment de *Penthésilée*. Il adresse ce premier numéro à Goethe qui réplique avec la lettre suivante:

« *Je vous suis très reconnaissant du numéro de Phébus que vous m'avez envoyé, et du texte en prose que je connaissais en partie; m'ont causé beaucoup de plaisir. Je n'ai point encore réussi à me lier d'amitié à votre Penthésilée. Elle est d'une race si bizarre et se meut dans une contrée si étrange qu'il me faut du temps pour me familiariser avec l'une et l'autre. Permettez-moi aussi de vous dire, car si l'on ne devait pas être franc, il vaudrait mieux se taire, que cela m'afflige et m'inquiète toujours de voir des jeunes hommes plein d'esprit et de talent attendre ce théâtre qui doit venir un jour. Un Juif qui attend le messie, un Chrétien qui attend la nouvelle Jérusalem, un Portugais qui attend le retour de Don Sébastien ne me causent pas de plus grand malaise.* »

N'empêche que c'est bien chez Goethe et à Weimar qu'est représentée *La cruche cassée*. C'est aussi à la même époque que Kleist achève *La Bataille d'Arminius* qui est aussi une pièce de théâtre patriotique importante.

En 1808, il publie *La Marquise d'O*, *Michael Kohlhaas*, et tout cela est contemporain des réformes de Von Stein qui rend la terre aux paysans. Kleist évolue dans un climat où une sorte de messianisme politique souffle sur toute l'Europe. Dans le sillage de la Révolution Française, beaucoup de choses semblent être devenues possibles. 1809: la guerre contre l'Autriche reprend de plus belle. Impossibilité de faire jouer *La bataille d'Arminius* et parution du deuxième et dernier numéro de *Phébus* en février. Il part pour l'Autriche; il est pris une troisième fois pour un espion, mais cette fois par les Autrichiens. Ça ne dépend donc pas de

son uniforme ni de son accent, léger sans doute, lorsqu'il parle le français. Il séjourne à Prague où il tombe malade encore une fois. Mais la bougeotte le reprend... Il se fixe à Berlin où il se met à écrire *Le Prince de Hombourg* qui ne sera, hélas, pas publié de son vivant. Paraît en 1810 *la petite Catherine de Heilbronn* ainsi qu'un volume de ses nouvelles. Il se lance dans une nouvelle aventure journalistique où il a toutes les difficultés que vous imaginez avec la censure. Il arrive à faire passer ses écrits sous forme d'anecdotes. Il est très intéressant de voir que Kleist a poussé son écriture jusqu'au journalisme, un journalisme qui anticipe sur celui qu'envisageaient les surréalistes. En novembre, il rencontre cet oiseau de mauvais augure, Adolphine Henriette Vogel. En 1810, vous imaginez quelle était la confusion militaire et politique dans une Allemagne ballottée entre la Russie et l'Autriche. Tout cela a eu beaucoup d'importance pour Kleist qui était sans doute une des caisses de résonance les plus sensibles pendant les guerres napoléoniennes en Europe. Mais il n'aura pas vécu assez longtemps pour assister à la chute de ce tyran puisque, à la fin de 1811, juste avant la campagne de Russie, Kleist se suicide avec Henriette Vogel, le 20 novembre. Cette femme atteinte d'un cancer incurable lui propose de mourir avec elle. Il accepte. Il la tue et se tue.

Je voudrais vous dire que ce suicide n'est pas forcément à prendre comme la chose la plus négative qui soit. En effet, il se pourrait que Kleist ait senti qu'il avait essayé toutes les voies qu'il pouvait emprunter de la place qu'il nous reste à découvrir maintenant, la place d'un homme en attente de la psychanalyse. Je voudrais vous le démontrer en vous lisant ce texte: *De l'élaboration progressive des idées dans le discours*.

« Admettons que tu cherches quelque chose dans le domaine de la connaissance et que la méditation n'y suffise pas, je te conseille, mon cher et astucieux ami (c'est sous la forme d'une lettre hypothétique adressée à Rühle von Lilienstern, ce qui veut dire -je le souligne en passant - que le texte même de cette lettre met en pratique ce qu'il est en train d'essayer de démontrer, puisqu'il s'adresse à quelqu'un pour le faire), de t'en ouvrir à la première connaissance que tu rencontreras. » (Anecdotes et petits écrits, Payot, «petite bibliothèque Payot, 1981, p. 76 sq.)

La méthode est de s'adresser à un tiers, mais à un tiers de hasard: «*La première connaissance que tu rencontreras.* » Point n'est besoin que ce soit quelqu'un de très futé, et d'ailleurs je ne pense pas que ce soit pour cela que tu doives l'interroger, non.» Autrement dit, ne pas s'adresser à un sujet supposé savoir, donc à quelqu'un qui sait déjà, quelqu'un qui t'empêcherait de faire ton chemin pour obtenir la connaissance. «*Non. Il faut plutôt que tu commences par lui expliquer ce que tu cherches.* » Donc, que tu engages la parole. «*Je te vois écarquiller les yeux ! Et tu me rétorques que dans ta jeunesse on t'a bien recommandé de ne parler que de ce que tu connaissais. Mais en ce temps-là, lorsque tu parlais, c'est vraisemblablement parce que tu t'imaginais avoir quelque chose à enseigner aux autres. Moi, ce que je voudrais, c'est que tu parles, mais avec l'intention délibérée de t'enseigner quelque chose à toi-même [...].* »

Ce texte, pour moi, est tout à fait capital. Il s'agit d'engager quelqu'un à rompre avec « ce temps-là » où il était sous la coupe de cette théorie suivant laquelle on ne peut parler que si on sait. Et surtout, en ce temps-là, en plus, c'est l'époque où on est un jeunot, qui s'imagine pouvoir enseigner aux autres alors qu'il ne sait manifestement pas grand-chose. Mais il est évident que plus on est dans l'absence de savoir, plus on est prone que l'on sait déjà. C'est une des choses que les pédagogues savent bien!

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire « *t'enseigner quelque chose à toi-même* »? Et comment arrive-t-on à savoir que l'on sait ou que l'on ne sait pas? C'est un point de

retournement tout à fait décisif.

« Ces deux règles de sagesse pourraient alors subsister sans s'exclure, s'appliquer impérativement selon les cas. Le français dit: l'appétit vient en mangeant: issu de l'expérience, ce principe reste vrai, même lorsqu'on le parodie sous la forme, l'idée vient en parlant. »

Vous voyez, il y a quelque chose qui pointe. Détourner le principe *«l'appétit vient en mangeant»* est d'ailleurs tout à fait intéressant.

Dans quel domaine va-t-il développer son idée? Dans deux domaines: une affaire embrouillée ou un problème d'algèbre.

« Lorsque je consulte des dossiers à ma table de travail, je m'efforce souvent dans une affaire embrouillée de trouver le point de vue qui me permettra de me faire un jugement. Je concentre la lumière, je focalise en somme et je tente de voir clair au plus profond de moi-même. Ou bien, s'il s'agit d'un problème d'algèbre, je cherche la formule qui me permettra de mettre les données en équation, la solution par un calcul facile en découlera aisément. Et si j'en parle à ma sœur qui travaille derrière moi, alors je trouve ce que même une réflexion de quelques heures ne m'aurait peut-être pas permis de trouver. Non qu'à proprement parler elle m'ait donné la solution, elle ne connaît pas le registre des lois et n'a étudié ni le Euler, ni le Kästner. Non plus - même si c'est ainsi que les choses se passent très souvent - qu'elle m'ait conduit à force de questions habiles jusqu'au point que je cherche. Mais parce que j'ai une idée vague, en rapport lointain avec ce que je cherche, j'entame hardiment mon discours. Et tandis qu'il progresse et que je suis dans l'obligation de lui mettre un terme, mon esprit remodèle cette idée inextricable jusqu'à sa complète intelligibilité, si bien qu'à mon grand étonnement, la connaissance s'achève avec la période. »

Ça me paraît tout à fait intéressant que même en ce qui concerne un calcul, il suffise de se lancer dans le discours et de s'adresser à quelqu'un qui n'en sait rien, qui est même posé comme ne sachant rien, comme n'ayant lu ni le Euler ni le Kästner. C'est vraiment comme cela que ça marche.

Il présente la chose comme possible. Mais sans, encore une fois, le démontrer à proprement parler. Voilà sa description:

«Je mêle les sons inarticulés, j'étire les termes de liaison et j'utilise pour la fabrication de mon idée, dans l'atelier de ma raison, bien d'autres procédés qui me permettent de donner de l'extension à mon discours et de gagner du temps. Rien ne m'est alors plus salutaire (c'est en cela que je trouve que ce texte est tout à fait fascinant) qu'un geste de ma sœur, lorsqu'il me semble qu'elle a voulu m'interrompre (comme si l'interruption allait précipiter quelque chose). Car mon esprit déjà passablement surmené trouve un supplément d'excitation dans cette tentative de l'extérieur de lui arracher une parole dont il s'était rendu maître, et comme un distingué général que pressent les circonstances, sa capacité est alors rehaussée d'un degré. »

Reférez-vous à ce qui se passe dans une séance avec les interruptions de la surdité, de l'incompréhension, avec l'énervement que ça suscite et l'obligation, quand on fait l'âne, d'avoir du son, et donc d'obliger quelqu'un à y aller carrément, et à dire et à dire, et à force de dire, à trouver justement ce qu'il ne savait pas qu'il savait. Ce texte le décrit avec une clarté absolument étonnante.

Il va invoquer néanmoins quelques autorités, celle de Moulière, bien sûr, qui comme chacun sait s'adressait à sa servante.

« En ce sens, je comprends quel parti Moulière pouvait tirer de sa servante. Il avait beau prétendre se fier à son jugement pour corriger le sien, je ne crois pas, pour ma part, qu'il ait jamais été capable d'une telle modestie. »

En revanche, que Moulière ait essayé ses tirades avec Tomette ne fait pas l'ombre d'un doute, et que ses trouvailles verbales lui aient été données dans des improvisations avec elle, c'est aussi tout à fait probable, en suivant donc le fil que suit Kleist.

« Toute physionomie humaine est pour celui qui parle une singulière source d'inspiration; un regard qui nous signale qu'une idée à demi formulée a déjà été comprise, nous dispense de formuler la suite. Je pense que plus d'un orateur célèbre ne savait pas encore ce qu'il allait dire au moment d'ouvrir la bouche. Mais il était persuadé que, les circonstances aidant, il ferait surgir de l'excitation consécutive de son esprit, le flot d'idées dont il avait besoin. »

Ce que je trouve admirable, c'est qu'il fasse intervenir non seulement le discours lui-même, mais ce qu'il appelle les circonstances, ou ce qu'il appelle la compréhension muette *« d'un regard qui nous signale qu'une idée à demi formulée a déjà été comprise »*. Le fait qu'une idée à demi formulée ait déjà été comprise, est tout aussi important à souligner, en l'occurrence, que cette machinerie verbale, qui permettrait soi-disant d'accoucher de l'idée. En fait, les idées ne sont jamais aussi faciles à attraper qu'on le pense; et déjà les formuler à demi et avoir senti la compréhension du tiers est encore plus important peut-être, puisque, comme chacun sait, *« les vérités qui nous tiennent le plus à cœur ne se formulent qu'à demi »*. Et je ne cite pas là Lacan, mais Baltazar Gracian.

S'ensuit, après ces exemples qu'a apporté l'invocation de Moulière, une analyse que je trouve tout à fait pertinente de ce qui se passe dans la tête, tenez-vous bien, de Mirabeau.

« Je pense au « coup de tonnerre » par lequel, le 23 Juin, Mirabeau renvoya le maître des cérémonies: le Roi venait de lever la dernière séance et il avait donné l'ordre de se séparer; alors, le maître des cérémonies revint dans la salle des séances et demanda aux députés qui s'y trouvaient encore, s'ils avaient entendu l'ordre du Roi. - Oui, répondit Mirabeau. Nous avons entendu l'ordre du Roi. Je gage... (c'est ce je gage qui me paraît intéressant. Vous allez voir que Kleist supplée le discours intérieur de Mirabeau) qu'en commençant d'une manière aussi courtoise, il ne pensait pas encore aux baïonnettes qui devaient conclure son discours. - Oui, Monsieur, reprit-il, nous l'avons entendu. On voit bien qu'il ne savait pas encore ce qu'il allait dire. - Mais, qu'est-ce qui vous autorise, poursuivit-il, et une foule d'idées saugrenues assaillent alors son esprit, à nous donner des ordres ici? Nous sommes les représentants de la Nation. Voilà le maître mot lâché: - La Nation donne des ordres mais n'en reçoit pas. Il fallait qu'il le trouvât pour s'élancer au sommet de l'audace. - Il faut que je m'explique à vous clairement. Voilà seulement qu'il parvient à exprimer la rébellion qui agite son âme: - Allez dire à votre maître que nous ne sortirons d'ici que par la force des baïonnettes. Alors, satisfait de lui, il se rassoit. Quand on cherche à se représenter le maître des cérémonies (ce que j'ai dit un peu plus haut sur la physionomie, le regard et la présence du tiers, physique, à l'intérieur même du discours, est ici tout à fait pertinent) il nous apparaît au cours de cette scène en proie à une totale faillite de l'esprit. C'est une loi semblable qui fait qu'un corps neutre, quand il entre dans le champ d'un corps électrique, se charge soudain d'électricité contraire. Semblable à la charge d'électricité contenue dans le corps électrisé, qui a été augmentée par un effet de réciprocité, la hardiesse de notre orateur est devenue la plus téméraire des audaces. C'est peut-être un rictus de la lèvre supérieure (c'est là où je voulais en venir) ou un jeu de manchettes équivoque qui a provoqué en France le renversement de l'ordre des choses. »

Vous voyez, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé dans sa tête - la machinerie verbale - mais le rictus de la lèvre supérieure du maître de cérémonie qui est tout aussi

important, qui fait partie de cette élaboration progressive.

« *On sait qu'aussitôt après le départ du maître de cérémonie, Mirabeau se leva pour faire deux propositions: la première relative à la constitution immédiate d'une Assemblée, la seconde garantissant son inviolabilité. Semblable en cela à une bouteille de Kleist (La bouteille de Kleist, nous dit le traducteur, est un condensateur mis au point par Ewald von Kleist en 1745, aujourd'hui plus communément appelée bouteille de Leyde.) il s'était déchargé: il s'était neutralisé, et, revenu de son audace, il cédait soudain à la peur du Châtelet en redevenant prudent.* »

Voilà donc une analyse qui me paraît tout à fait intéressante pour notre propos. Et Freud assurément s'y retrouverait.

Il continue en étudiant, et c'est en cela que je vous ai annoncé qu'il connaissait vraiment à fond notre littérature, Les animaux malades de la peste de La Fontaine. Même chose, sa lecture consiste à suppléer le discours de la machinerie verbale, à entrer dans la tête du renard en train de s'adresser au lion, pour lui dire que finalement le berger...

« *"Vous êtes trop bon roi. Vos scrupules font voir trop de délicatesse. Eh bien! manger moutons, canaille, sottise espèce, Est-ce un péché? Et quant au berger" - continue-t-il (car c'est là le point capital - "on peut dire" - il dit au hasard, bien qu'il ne sache encore quoi - (voilà une définition s'il en est une de ce qui se trame sur le divan): "qu'il était digne de tous les maux". Le voilà embrouillé. "Étant" est une mauvaise phrase, mais elle lui donne du temps et l'amène à "de ces gens là". C'est alors seulement qu'il trouve l'idée qui le tire d'embarras: "qui sur les animaux se font un chimérique empire".* »

Un tel discours équivaut-il vraiment à une pensée formulée à voix haute? Voilà quelqu'un qui introduit la pensée comme devant nécessairement se faire entendre, et se faire entendre d'un tiers.

Il se rend parfaitement compte de ce qu'il fait et vous allez vous en rendre compte - c'est la fin du texte.

Il essaie de nommer ces phénomènes, avec beaucoup d'élégance.

« *Les idées et les signes lexicaux, écrit-il, s'enchaînent selon les séries distinctes qui coïncident alternativement avec les phases de la sensibilité.* » Il nous faut donc supposer qu'il y a trois séries en fait et que la troisième série des phases de la sensibilité va permettre alternativement à la série des signes lexicaux et à celle des idées de coïncider tantôt par un côté, tantôt par l'autre. Autant dire que vous avez les idées, système conscient, les signes lexicaux, système préconscient, les phases de la sensibilité système inconscient. Enfin, j'y vais avec mes gros sabots! mais cela ne fait rien...

« *La langue n'est donc pas une entrave, quelque chose comme un frein sur la roue de l'esprit, mais une roue tournant parallèlement sur son axe.* »

J'aime bien toute cette métaphore de la roue, du frein, de l'entrave. Ce n'est pas pour rien que ce mot entrave est choisi. Ce mot entrave est très important. - vous savez que Lacan en a tiré parti, de cette entrave. Et, bien évidemment, ce n'est pas la langue qui constitue une entrave.

Il faut néanmoins comprendre de quel parallélisme il peut bien s'agir entre la langue et l'idée. Et pour justement mettre en cause cette métaphore un peu risquée du parallélisme, voilà qu'il envisage une contre-épreuve qui est celle où l'élaboration de l'idée précède le discours.

Il vient de nous donner deux exemples absolument convaincants de ce que c'est qu'une élaboration de l'idée progressive dans le discours avec Mirabeau, avec le renard de la fable. « *Le rôle de l'esprit se limite alors à la simple expression de l'idée et cette activité, bien loin de*

le stimuler, contribue à le détendre. »

Dans une autre situation, on a affaire à l'élaboration de l'idée dans un discours intérieur qui ne se fait pas entendre. Car n'allez pas penser que Kleist est quelqu'un qui irait jusqu'à croire qu'on peut penser sans mots. Ça n'est sûrement pas son idée. Mais ce qu'il appelle élaboration intérieure, c'est la pensée en mots intérieure, qui ne se fait pas entendre. C'est de cela qu'il s'agit dans le texte.

Il prend, et c'est tout à fait intéressant, le contre-pied de la thèse de Boileau «Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement».

« Si donc une idée est exprimée de façon confuse, on ne doit pas pour autant en conclure qu'elle ait été conçue confusément, car il se pourrait plutôt que les idées les plus contournées soient celles qui ont été pensées le plus clairement. »

Et cet exemple clinique est pour moi d'une vérité tout à fait intéressante.

« Il est fréquent dans une société où la conversation est animée et où les esprits sont continuellement fécondés par les idées, de voir des gens qui se tiennent régulièrement à l'écart, parce qu'ils ne se sentent pas maîtres de la langue, s'enflammer brusquement par suite d'un mouvement convulsif et prendre la parole pour accoucher de quelque chose d'incompréhensible. Il semble même, dès qu'ils ont réussi à attirer sur eux l'attention générale, qu'ils veulent nous indiquer par une mimique embarrassée qu'ils ne savent pas très bien ce qu'ils ont à nous dire. Il est vraisemblable que ces gens ont conçu quelque chose de très pertinent et de la façon la plus claire. Mais le brusque changement de registre, le passage de l'élaboration de l'idée à son expression, a fait retomber toute l'attention nécessaire à leur esprit, à la fois pour concevoir la pensée et la formuler. Dans de pareils cas, il nous est d'autant plus indispensable de manier la langue avec aisance, qu'il nous faut exprimer de façon suivie et aussi rapide que possible ce que nous venons juste de concevoir et que nous ne sommes pas encore capables d'exprimer. Au demeurant, de deux personnes disposant d'une égale clarté d'esprit, l'avantage reviendra à celle qui dispose d'une plus grande rapidité d'élocution, parce qu'elle sera pour ainsi dire en mesure de conduire plus de troupes à la bataille dans le même laps de temps. A quel point une certaine excitation de l'esprit est nécessaire, même s'il s'agit seulement de reproduire des idées que nous avons déjà conçues, etc. »

Qu'est-ce que ce texte nous apprend de plus? Il nous apprend que Kleist est quelqu'un qui sait l'importance du point de vue économique.

Il ne s'agit de rien d'autre que de tenir compte de l'excitation du *quantum* des forces en présence. Il ne s'agit pas seulement de stratégie militaire - conduire plus de troupes à la bataille -, il s'agit constamment de gagner du temps.

Vous avez vu à quel point il est sensible au temps du discours, aux particules qui permettent de gagner du temps, mais aussi du temps nécessaire. Parfois le temps de l'élaboration de l'idée est tout à fait important et il ne reste plus assez d'énergie pour arriver à l'exprimer. C'est exactement ce qui a lieu dans le cas de la personne embarrassée et qui a, néanmoins, quelque chose de tout à fait pertinent à dire.

Donc, le point de vue économique est aussi quelque chose que Kleist avait parfaitement compris. Il en vient, pour finir, à parler - et c'est en cela qu'il a parfaitement compris sa position révolutionnaire -, de ce qu'est la condition du candidat.

Qu'est-ce qu'un candidat? C'est quelqu'un qui est censé devoir répondre à des questions pour prouver qu'il sait. Mais il est obligé de le faire à voix haute.

Voilà ce texte qui me paraît d'une verve absolument impayable.

« A quel point une certaine excitation de l'esprit est nécessaire, même s'il s'agit seulement de reproduire des idées que nous avons déjà conçues - cela nous le constatons souvent au cours d'un examen, lorsque des candidats ouverts et cultivés sont interrogés et que, sans introduction préalable, on leur pose des questions telles que: qu'est-ce que l'État? ou: qu'est-ce que la propriété? ou d'autres du même genre. Si ces jeunes gens se fussent trouvés dans une société où la conversation eut un bon moment porté sur l'État et le propriété, ils eussent sans doute trouvé facilement la définition par la méthode qui consiste à comparer, séparer et contracter les concepts. Mais ici, où cette préparation de l'esprit fait totalement défaut, on les voit s'arrêter brusquement, et seul un examinateur inexpérimenté pourrait prétendre qu'ils ne savent rien. Car, ce n'est pas nous qui savons quelque chose, c'est d'abord un certain état de nous-mêmes. (Voilà une phrase étonnante qui est à souligner).

Seuls des esprits très vulgaires, des gens qui, un jour, auront appris par cour, pour l'oublier le lendemain, ce que c'est que l'État, trouveront à répondre sur-le-champ à cette question. Peut-être n'y a-t-il pas pire condition pour se montrer sous un jour favorable qu'un examen public. Il n'y a précisément rien de plus désagréable et de plus blessant pour la sensibilité, rien qui nous pousse à nous montrer récalcitrant qu'un de ces savants maquignons (qu'ils s'y mettent à cinq ou six ne change rien à l'affaire), quand il examine nos connaissances en vue de nous céder ou de nous acheter. Il est tellement difficile déjouer d'une sensibilité humaine et celle-ci se détraque si facilement entre des mains maladroites que le connaisseur des âmes le plus expérimenté, fût-il devenu, comme le dit Kant, un maître dans l'art d'accoucher les idées, ne pourrait ici que commettre des erreurs par suite de la méconnaissance des cinq ou six confrères qui sont avec lui. Au reste, si ces jeunes gens obtiennent de bonnes notes, même les plus ignorants, cela est dû au fait que les examinateurs ont l'esprit trop encombré de préjugés (surtout si l'examen se déroule publiquement) pour pouvoir rendre librement leur verdict. Car non seulement il leur arrive de sentir toute l'inconvenance de cette procédure (on aurait bien moins honte à réclamer son âme à quelqu'un qui se contenterait de retourner sa bourse devant nous), mais ils sont aussi obligés de soumettre leur intelligence à une inspection pleine de risques, et c'est souvent qu'ils doivent rendre grâce à leur dieu de pouvoir quitter la salle d'examen sans avoir dû se découvrir davantage et sans peut-être plus de honte que le jeune homme qu'ils ont interrogé et qui sort de l'Université. »

Je m'arrête moi-même sur ce point, pouvant ajuste titre peut-être éprouver de la honte, ayant ici voulu examiner en votre présence le jeune homme Kleist.